

SSOLA, SOLA, ET SOLLA AU NORD-EST DU PAYS KABYE
Quelques précisions sur des populations méconnues du Togo

J.C.BARBIER, sociologue de l'ORSTOM
(tournées du 2 au 4 février et du 1 et 2 septembre 1990)

Les populations Kabyè-Lamba désignent par "Sola" des montagnards installés au nord-est de leur région. Nous reprendrons cette expression, à défaut de mieux, pour désigner trois groupes : les **Biyôbê** (sing. **uyôbê**) du canton **Solla**, dans la préfecture de la **Binah**, au nord de **Pagouda**, les **Tèèn** du village **Kudjia**, qui cohabitent avec les **Biyôbê** sur la même montagne, tout en conservant leurs coutumes (dont nous verrons qu'elles sont identiques à celles des Kabyè de **Bufalé**), enfin d'autres groupes nichés dans les montagnes **atacoriennes** qui bordent la **Kéran** : les "**Binatyiré**" et les "**Bitchambo**". L'orthographe allemande comportait deux "s" : **Ssola**.

Les **Biyôbê** ont été aussi appelés **Sôrubá** par l'Administration, qui a repris là une appellation **bariba** (MERCIER, 1968:93).

Les **Biyôbê** du canton de **Solla** ont mis en valeur leur montagne de la même façon que les populations **kabyè**. Cependant les observateurs les ont vite individualisés par rapport à leurs voisins, notamment à cause de leur langue et de coutumes distinctes comme celle de la circoncision des jeunes adultes. **Y.Person** se fait à juste titre l'apôtre de cette identification lorsqu'il reproche à **J.-C.Froelich** d'en avoir fait un groupe **kabyè**.

"Il s'agit d'un groupe dont l'originalité linguistique est exceptionnelle, ce qui lui donne une très forte conscience de sa personnalité. Les **Biyôbê** ont fait preuve jusqu'ici d'une cohérence sociale et d'une force de conservation remarquables et leurs coutumes, riches en grandes fêtes collectives pittoresques et colorées, ont gardé toute leur vitalité. Leur rôle culturel n'a pas été tout à fait négligeable, puisque c'est à eux que l'on doit, par exemple, une certaine diffusion de la circoncision dans une zone qui l'ignorait" (1955 : 499).

Les **Biyôbé** parlent le **mo/iyobé** (le **miyôbê**, **TAKASSI**, 1983:47), langue plus proche du **ngangam** que des autres langues voisines (27% de mots semblables avec le **moba**, 25% avec le **tamberma** et 47% avec le **ngangam**) (**GRIMES**, 1988:332). Evoquant les travaux du **R.P. A.Brungard** (**S.M.A.**) (un catéchisme et un syllabaire en **miyôbê**), **Y.Person** pensait qu'elle pouvait se rattacher au **basari** et au **konkomba** (1955:503). **Bendor-Samuel** (dans un article consacré au **bimoba**) classe cette langue dans le sous-groupe **more-gurma**. **Takassi** (p.52) le met dans le sous-groupe **gurma** à la suite de **Westermann**, **Bryan** et **Y.Person**. La nouvelle classification des langues du **Niger-Congo** (**BENDOR-SAMUEL**, 1989) ne se prononce pas à son égard, en attente d'informations plus importantes. La proximité des **Kabyè** a entraîné une situation de bilinguisme.

D'après nos informateurs (chef de canton, chef des villages Sola, Déhoré et Kudjia et divers notables, février et septembre 1990), la montagne des Biyôbê était occupée par trois entités politiques :

Les Biyôbê de Kuyôbê, regroupant les quartiers Kuyolo, Kuyala, Déhoré et Kutchindjiré. A la tête de cette unité, l'uyanyôbi qui réside à Kuyala (et qui existe toujours indépendamment du chef de canton).

Ceux de Kuyoria, se réunissaient à part, sous la houlette de l'uyoriayôbi (mais cette autonomie des gens de Kuyoria est peut-être une simple projection dans le passé de l'indépendance administrative actuelle de Kuyoria, aujourd'hui entièrement descendu en plaine) ;

enfin les gens de Kudjia qui n'étaient pas considérés comme Biyôbê.

Chaque leader de communauté regroupait les notables représentants les quartiers concernés (un ou deux notables par quartier). L'uyanyôbi réunissait l'uhôrêyôbi de Déhoré, l'uyonyôbi et l'uhobêyôbi de Kuyolo, enfin l'utchindjirêyôbi de Kutchindjiré. L'uyoriayôbi, de son côté, réunissait l'utchiréséna et l'utamayayôbi (de la famille Utamaya) de Kuyoria. En fait, il ne semble pas qu'il y ait eu différence de nature entre les chefs de Kuyala et de Kuyoria, d'une part, et d'autre part les autres chefs de quartier. Tous sont chefs de quartier, uyôbi (plur. biyôbi) et Y. Person présente Kuyôbê comme une "fédération de quartiers autonomes" (1955:509).

Il semble cependant que le chef de Kuyala ait joui d'une certaine primauté due à la plus grande ancienneté de son groupe - du moins est-ce devant lui que les conflits entre quartiers (parfois meurtriers) se réglaient (PERSON 1955/509) ; et c'est tout naturellement dans le quartier Kuyala que fut nommé, par l'administration coloniale, le chef de canton.

Les biyôbi continuent d'exercer leurs fonctions, indépendamment de l'organisation administrative actuelle : chef de canton et chefs de village. Ils sont les arbitres entre les chefs de famille de leur quartier (ou de leur sous-quartier puisqu'ils sont parfois plusieurs pour un même quartier). Ils desservent les lieux de culte et cette dimension religieuse les abstraint à de multiples interdits (ne doivent porter absolument aucun vêtement, doivent fumer sans relâche le tabac, plante rituelle, ne doivent pas voyager hors du pays, etc.). Leur charge n'est pas en principe héréditaire et ils sont choisis par les chefs de famille du quartier concerné. (PERSON 1955:508). Chaque uyôbi est secondé par un devin (ulêkô) (id., p.517). Ils font penser aux "arbitres" du pays nawda (le sama du groupement Siigu, les goltiberma des quartiers de Baaga, etc.)

Au sein de chaque quartier, un certain nombre de familles (et non un seul "clan" comme l'avance Y. Person, 1955:508) : 7 à Kuyala, 7 également à Kudjia, etc. Pour exemple, nous donnons les familles de Kuyala : Kéléyô, Kéyôbiô (ou Asanyôbê, ou encore Bukônêtônê - du nom de personnes célèbres au sein de cette famille), Kétchamayo (ou Kandja), Kétchésio, Obababikôkéyo, Dipoma et Kékpinambio. Un recensement systématique de ces groupes

familiaux permettrait de mieux préciser l'articulation existante entre le système de parenté et l'organisation résidentielle tenue par les biyôbi.

Nous n'emploierons pas le terme de clan pour désigner ces groupes (contrairement à Y.Person), car il s'agit de patrilignages de très petite taille, très localisés, dont les éléments émigrés restent dépendants (s'ils ne sont pas trop loin) ou bien sont assimilés par les populations au sein desquelles ils s'installent.

Certains groupes familiaux, sans doute parmi les premiers installés, ont la charge des lieux de culte consacrés à des génies protecteurs. Toujours pour Kuyala, **Mbiléma** est aux mains de la famille Kéléyo, **Yomési** est desservi par la famille Kékpinambio, **Kayôbétcha** est entretenu par la famille Kétchamayo ; Y.Person (id., p.505 et 509) cite **Tyibabi**. L'exemple de Kudjia sera donné plus loin. Notons que la conversion aux religions universelles joue en faveur du christianisme.

Les fonctions coutumières se trouvent réparties entre diverses familles et quartiers. Une famille de Kuyala détient le "fétiche" de la pluie, telle autre est ordonnatrice d'une cérémonie concernant les classes d'âge, etc. Le recensement de ces complémentarités rituelles, ébauché par Y.Person (id., p.509), serait du plus grand intérêt.

On retrouve donc chez les **Biyôbê** ces "grandes maisons" où les gens émigrés en plaine doivent revenir chaque fois que des cultes familiaux doivent être faits. L'ancrage ancestral s'est fait en montagne et celle-ci reste le centre de gravité.

Cette organisation sociale nous pousse à mettre les **Biyôbê**, en attente d'une information ultérieure plus abondante, dans la civilisation des groupements territoriaux nés de l'expansion d'une souche, bien que, dans le cas présent, cette souche ne se présente pas comme homogène dans ses origines.

Hormis une brève visite aux **Bitchambo** de la rive droite de la Kéran, en février 1990, nous n'avons guère d'informations sur les autres "Sola". Nous savons cependant que les **Binatyiré** pratiquent la circoncision de la même façon que les **Biyôbê** et que les **Bitchambo** ont une langue probablement assez proche de celle de ces mêmes **Biyôbê**.

Un important peuplement **biyôbê** s'est constitué au Bénin ; nous nous appuyerons sur l'article d'Y.Person (1955) pour présenter cette émigration.

1° - K U Y O B E : une montagne, un village, un peuple

Les Biyôbê du Togo (sing. uyôbê) habitent le canton de Solla, où 6 711 habitants étaient recensés en 1981. Les "villages administratifs" de ce canton, à la date de ce recensement, étaient les suivants : Dehoré (301 hab.), Kwambum (476 hab.), Kudjia (1 045 hab.), Kutchintchiré (294 hab.), Kuyala (555 hab.), Kuyolo (479 hab.), Kuyoria (2 656 hab.) et Solla "Ville" (sic) (905 hab.). Les Biyôbê seraient 8 000 au total, en comptant ceux qui se trouvent au Bénin (SIL, 1987).

En fait, il convient de distinguer l'habitat ancien, que sont les hameaux de montagne constitutifs du village de Kuyôbê, de l'occupation plus récente de la plaine. Résident toujours dans la montagne des Biyôbê les communautés suivantes, dans le sens de la piste vers le groupement de Bufalé : Kuyolo, Kuyala (le siège actuel du canton), Déhoré, et Kudjindjiré. Les habitants de ces localités descendus en plaine constituent l'actuel village Solla. Kudjia (sans doute le "Kutiya" de Y. Person) est sur les pentes orientales du massif et est en partie descendue. Kuyoria, naguère en montagne, est aujourd'hui entièrement en plaine.

Côté Togo, la descente des populations en plaine a abouti à la formation de nouvelles unités résidentielles : Kwabom (= Kwambum), qui a maintenant rang de village et qui est peuplé de Tamberma et d'originaires de Kudjia (ceux-ci sont installés au "quartier" Soma) ; Yomdê, toujours considéré comme un quartier de Kudjia bien qu'il en soit éloigné, étant à la limite avec le Bénin ; enfin Kaburitcharê, où se trouvent des Biyôbê originaires de Kuyala. Ce sont "les fermes", où les Biyôbê se mêlent à d'autres populations, notamment des Tamberma. Kaburitcharê signifie d'ailleurs "les fermes des Tamberma" (Uburî = Tamberma, tcharê = champ, ka = pluriel), par opposition à la montagne exclusivement possession des Biyôbê.

Le village de Kwahaya (IGN Kuwahaya), où s'étaient installés des Waaba originaires de la région de Natitingou, n'existe plus. Ses habitants, les Buhaha pour les Biyôbê et les Pida pour les Bufalé, sont repartis avant l'indépendance. Il semble qu'ils aient fui les contraintes coloniales du Dahomey français ; sans doute très tôt car la carte Sprigade mentionne ce peuplement, qu'elle considère comme tamberma, sous l'appellation de "Pida" et, entre parenthèses, "Utshaha" et "Kutscha". Plus au nord, le quartier de Kutchaga (= Kutiaga dans le texte de Y. Person) est peuplé de Tamberma.

La carte allemande Sprigade confirme cette forte occupation de la montagne. Les communautés s'échelonnaient le long d'une piste allant de Bufalé à "Pida", plus au nord : "Kutjuyide" [= Kutchindjiré], "Ssaredé" (appelé encore "Hogen") [sans doute Déhoré que les Bufalé appellent "Sadê"], "Tschangala" (le siège de la chefferie), "Lauwalu" (lieu d'un marché), "Ulureau" (appelé aussi Kurjoja) [= Kuyoria], "Pandajuna" [Kudjia ?], enfin une ferme du nom de "Ten" [où nous retrouvons les Têên, habitants de Kudjia].

les quartiers de Kuyôbê

nom	Sprigade	Person	IGN
Kuyala	Tschangala ?	Kuyala	
Déhoré	Ssaredé, Hogen	Dihôdhê	Déhoré
Kutchindjiré	Kutjuyide	Kudjyndyêng'ê	Koutchentchiré
Kuyolo	Lauwalu ?	Kuyôlô	
Kuyoria	Uloreau, Kurjoja	Kuyôdhiya	Kouyoria
Kudjia	Pandajuna ?	Kutiya	Kudjia

Les Biyôbê ne se disent pas autochtones de la montagne qu'ils occupent. En cela leur autochtonie dont parle P. Mercier (1968: 92) est un fait plus régional que local. Il conviendrait plutôt de parler de leur ancienneté dans la région. Ils n'ont pas de légende d'origine - nul ancêtre sorti de terre ou tombé du ciel - (hormis les Têên du village Kudjia dont nous verrons plus loin le particularisme), mais ils se réfèrent à des reliefs proches :

Disirêyobê ("la montagne du mil" - sirê = mil, yobê = montagne, di = classe nominale pour les végétaux) (IGN = Siriabé), pour la plupart des quartiers (Kuyala, Kutchindjiré, Kuyolo et Kuyoria) ;

Ahorêyobê ("au-delà de Kwahaya" selon nos informateurs, mais que nous n'avons pas encore pu localiser) est le lieu d'origine des gens de Déhoré ;

Les Têên de Kudjia se disent quant à eux originaires de **Alôba** (Sprigade = Aloba-bg, IGN = Yambadoga), colline culminant à 419 m et constituant l'interfluve entre la Binah et son affluent, la Berholga (IGN). Au piémont est de cette colline, se trouvait le marché de **Sendéblaga**. Les gens de Puda les ont aujourd'hui remplacé sur ces lieux.

Comme leur nom l'indique, les Biyôbê sont des montagnards (bi = les gens, kuyôbê = la montagne ; Kuyôbê = le village de montagne). Leur montagne, qui fait partie du complexe gneissique du Kabyê (carte géologique, feuille Kara, BNRM 1984) se décompose en donnant un sol riche. L'occupation ancienne de cette zone correspond donc à un bon choix et il n'est nul besoin de faire appel à un danger extérieur pour l'expliquer. Le mode d'utilisation du milieu naturel semble très proche de celui des populations kabyê ; l'habitat y est cependant plus concentré, sous forme de hameaux compacts.

En fait, les Biyôbê partagent le même massif que les Bufalé, ceux-ci étant dans la partie sud. Un étranglement dû aux rivières Berholga, à l'ouest, et Bam, à l'est, sépare les deux groupements. Plus au nord, le Disirêyobê que les Biyôbê occupèrent autrefois, mais dont le sommet relativement plat n'a pas été suffisamment grand pour supporter l'accroissement démographique du groupe - en plus, les Biyôbê disent y avoir été dérangés par les raids bariba. Plus au nord encore, d'autres petits reliefs, qui ne semblent pas avoir joué de rôle dans l'histoire du peuplement actuel : **Wamélo** ("les sacs en peau de singe" : kawamé/siwamé = le/les singes, kulô/alo = le/les sacs)

(IGN = Wama, 469 mètres d'altitude), et **Kuyôbêmoho** ("la montagne noire" : kuyôbê = la montagne, moho = noir) (monts Kouyoudouti, Tandabi et Loumogo de la carte IGN).

Les **Biyôbê** sont appelés **Sola** par les **Kabyê** ; ors d'autres populations sont elles-aussi appelées **Sola** par les **Lamba** (dont le parler est très proche de celui des **Kabyê**) et il s'agit également de montagnards. Ceux-ci occupent les Monts de **Défalé** au niveau où la **Kéran** effectue des zigzagS impressionnants pour franchir le relief atacorien. Ce sont les **Bitchambo** sur les pentes des montagnes de la rive droite - identifiés comme "**Sola**" par la carte **Sprigade** - et les **Pinatyirê** du village **Kunatyirê**, sur la rive gauche (correspondant au lieu-dit **Sérébino** de la carte IGN). Ces autres groupes "**Sola**" semblent proches des **Biyôbê** ; les **Pinatyirê**, par exemple, effectuent la circoncision des jeunes adultes de la même façon que les **Biyôbê** (PERSON 1955) et, par ailleurs, les **Bitchambo** disent parler une langue proche des **Gangam** (Dyé).

Peut-être d'autres groupes apparentés étaient-ils dans les montagnes de **Natitingou** ? P.Mercier (1954:13) nous dit que les **Bêsôrubê** utilisent, lors de certaines cérémonies, une langue morte qu'il rapproche de celle des **Biyôbê** ; et ce n'est pas un hasard si ces mêmes **Bêsôrubê** sont les seuls "**Somba**" à pratiquer la circoncision (PERSON, 1955:504).

Par contre, les collines de **Birni** non jamais supporté un peuplement **biyôbê**, contrairement à ce qu'avance Y.Person (1955: 505) (nous verrons plus loin le sens de l'information recueillie par cet auteur).

Peuplement sans doute très ancien, à partir duquel sont partis un certain nombre d'éléments qu'on retrouve dans les populations voisines, entre autres chez les **Tangba** (= **Tanéka**) (PERSON 1955:506, note 2). En outre, il semble que des **Biyôbê** se soient mis au service des **Bariba** de **Birni** pour guider les raids esclavagistes (MERCIER 1954:13, PERSON 1955:507).

S'appuyant sur ces faits, P.Mercier et Y.Person ont cru devoir présenter une aire **biyôbê** anciennement très étendue et qui se serait ensuite disloquée sous la pression des groupes voisins et surtout des **Bariba** (MERCIER 1954:13, PERSON 1955:504).

Une telle présentation repose plus sur le constat d'une influence historique des **Biyôbê** (plus grande ancienneté, introduction de la circoncision en pays **somba**, émigration d'éléments dans les pays voisins, etc.) que sur une connaissance précise des mouvements de population. L'approche reste par ailleurs prisonnière de l'idée des années cinquante selon laquelle les montagnards sont des réfugiés victimes des Etats, qui ont dû abandonner leurs positions en plaine et rétrécir leur aire d'habitat. En fait, pour les populations des montagnes fertiles du complexe **gneissique kabyê**, c'est le mouvement inverse qui s'est produit.

La descente en plaine est contemporaine de notre siècle (la carte **Sprigade** ne mentionne aucun habitat "**Sola**" en plaine). L'habitat, serré en montagne sous forme de gros hameaux, s'est éclaté, en plaine, en multiples fermes. Les ménages s'établissent à distance les uns des autres (crise de la structure

patriarcale ? moindre fertilité des sols ?). Le mouvement a pris suffisamment d'ampleur pour que de nombreux Biyôbê se retrouvent aujourd'hui en territoire béninois, dans le canton d'Anandana . C'est auprès de ces émigrés que l'administrateur Y. Person obtint ses principales informations, notamment auprès du chef du village Kukôlê, près d'Anandana, frère du chef de Kuyolo - il était en effet difficile aux administrateurs coloniaux d'aller enquêter dans une autre circonscription que la leur. Il s'ensuit que Birni est mis en avant comme lieu d'origine de plusieurs quartiers de Kuyôbê de façon à légitimer l'occupation présente de terres du côté de ce chef-lieu administratif. Ceci explique aussi quelques erreurs de détail : Kunông (p.505) est un nom de famille et non de quartier, Alôba (p.505) est une colline dans le groupement voisin de Puda et non dans le canton de Lassa, Kubérihubê (p.505) est un lieu-dit actuellement au Bénin où les gens de Déhoré allaient cultiver et non leur lieu d'origine, Kukôlê (p.505) est un lieu sacré dont s'occupent les gens de Kuyolo et qui se trouve dans leur actuelle montagne, etc.

L'idée d'un peuplement biyôbê recouvrant un grand espace se heurte d'ailleurs au fort particularisme des communautés. Y. Person constate lui-même à propos des Biyôbê que "c'est le peuple d'un seul village" (p.501) et il est parfaitement conscient que leur montagne est pour eux "le siège de toutes choses" (id.)

2° - LES TEE'N , HABITANTS DE KUDJIA

Les TEE'n (sing. TEE'nto) cohabitent avec les Biyôbê du canton de Solla. Ils occupent le village de Kudjia, naguère en montagne, aujourd'hui descendu en plaine. De Kudjia émanent les communautes de Yondê et de Soma (un "quartier" de Kwabom) et une partie de Kaburitcharé (qu'il partagent avec les Biyôbê).

Les Biyôbê les appellent Pidjia (sing. Udjia), ce qui a donné le nom du village Kudjia (ku indique l'habitat).

Les TEE'n se trouvaient à l'origine sur la colline d'Alôba, dans l'actuel groupement de Puda (mais le lieu-dit Alung mentionné par Y. Person - 1955:505 - est inconnu de nos informateurs, et leur origine lassa semble erronée). Au sommet de ce monticule, qui culmine à 419 mètre d'altitude, l'ancêtre Tchoro, descendu du ciel, laissa la trace de ses pieds. Il était accompagné de deux boeufs (sans doute des taurins qui peuvent vivre dans les montagnes du Nord) et amenait avec lui les instruments de la forge (des petits soufflets de type soudanais et non les grands soufflets à arceaux des Bassar et des Kabyê) (DUGAST:1986).

Commença alors sur cette colline une "lutte contre la mort" (alôba signifie la guerre). Les TEE'n laissèrent la place aux gens de Puda (sans qu'il y ait eu semble-t-il conflit) et vinrent rejoindre les Biyôbê.

En fait toutes les familles de Kudjia ne sortent pas d'Alôba. Les gens de la famille Tényosérîma disent sortir de la rivière "Titchuwa", au nord de Masédéna (après le marché actuel) ; ceux des familles Kpandang et Tchasinîyîma sont des Biyôbê. Viennent d'Alôba, les familles Akondé (nom d'un arbre), Laago ("dans la forêt"), Alôba, et Kumaté ("chez, = sous, le kapokier").

Tous les TEE'n ne sont pas forgerons, seulement deux familles : la famille Alôba et la famille Kpandang (que les Alôba initièrent). Aucune trace de scories ne nous a été signalée par nos informateurs. Forgeron se dit uyo/piyo en miyobê, et kolu/kola en tēnyîma (qui est le dialecte kabîyê parlé à Kudjia)

Chaque famille possède son génie protecteur : Kpandjago est aux mains de la famille Laago, Wolfî est desservi par la famille Tényosérîma, Awôgôrigî par la famille Alôba, Kporogo par les gens d'Akondé, Loro par ceux de Tchasinîyîma, enfin Kpantantélugu par ceux de Kpandang.

Bien que cohabitant étroitement avec les Biyôbê, les TEE'n ne se sont pas pour autant assimilés. Ils ont conservé leur langue, le tēnyîma (un dialecte kabîyê, sans doute le même que celui de Bufalé), et continuent à pratiquer les mêmes coutumes que les gens de Bufalé : circoncision individuelle, excision, classes d'initiation, etc.

Les Biyôbê attachent une grande importance à la circoncision (biké = couper) car ils sont les seuls dans la région à la pratiquer d'une façon collective, dans le cadre d'une grande fête publique (la fête Itjômbi), et à l'âge de 20 ans. Ce sont eux qui

ont transmis la circoncision aux Bésorubê de la région de Natitingou (MERCIER 1968) et, selon une légende recueillie par J.-C. Froelich (1963:64), aux Kabyê. Mais, précisent nos informateurs, la circoncision pratiquée par les populations voisines (Bufalé, Tamberma, etc.) se fait sans cérémonie spéciale, à un caractère individuel et se réalise lorsque l'enfant est encore jeune. Seuls, avons-nous déjà dit, les Binatyiré ("Sola" de la rive gauche de la Kéran) font comme les Biyôbê (peut-être aussi ceux de la rive droite de la Kéran ?).

Les Biyôbê, les Têên et les Bufalé pratiquent l'excision des fillettes (titchembibi biké = clitoris, enlever/couper). Cela se fait vers 5-6 ans (ou vers 10 ans, PERSON 1955:516), sans cérémonie spéciale. L'exciseuse est appelée par la famille.

Les Têên initient leurs adolescents dans le cadre de classes d'âge ; ce sont les mêmes classes initiatiques que chez les Bufalé :

à 16 ans, le jeune devient kambéharo. Il va nu au marché, portant seulement des colliers de perles aux hanches et un chapeau tressé sur la tête. 3 ans plus tard, il effectue une cérémonie qui le fait devenir malô et qui lui donne droit de porter davantage de colliers de perles et un pagne de coton blanc. Plusieurs années après (vers 26 ans selon nos informateurs), il est awaséré et on lui fait des scarifications sur le ventre. Enfin, deux ans plus tard, alors qu'il a environ 28 ans, on lui fait d'autres scarifications, cette fois-ci sur les reins. Il est hallo et se pare alors avec des plumes pour danser durant 6 jours. Passé ce temps initiatique, il est adulte social, nyuhorétu, a le droit de s'asseoir avec les vieux, de faire préparer la boisson pour les cérémonies rituelles, etc.

Pour une comparaison avec les classes d'âge des Biyôbê nous donnons un résumé succinct que nous en firent nos informateurs de Kuyôbê :

Le jeune devient usisa à 15 ans. Après avoir été scarifié au niveau des reins, il est usôngbédhé. Il est uswa après avoir consommé rituellement du chien. Il est ensuite ulandjé, puis utjômbi (circoncis). Après la circoncision, il est considéré comme adulte, ukpêndi.

Mais pour plus amples informations, nous renvoyons le lecteur à la description très minutieuse qu'en fait Y. Person (pp. 509-513).

3 - L' EXPANSION EN PLAINE : LES BIYOBE AU BENIN

"...Les Biyôbê, très prolifiques, ont vu leur nombre augmenter sensiblement, ce qui les amène depuis un demi-siècle à s'étendre largement vers le N-E en colonisant une brousse jusque-là inhabitée" (PERSON 1955:499). Ce sont donc bien des colons que nous présente Y. Person, le front pionnier dépassant, à la date de son étude, la rivière Nkôma (IGN = Donenga) . Toujours à cette date (les années 50), le recensement du canton d'Anandana, où sont la majorité de ces colons, donnait 3 100 Biyôbê.

Des éléments sont certainement descendus en plaine bien avant le XXème siècle, comme en témoigne par exemple le lieu-dit connu des Tangba sous le nom de "baobab des Sôruba" (PERSON 1955:505, note 1). Mais la formation, vers 1762, d'une principauté guerrière à Birni (arrivé à Birni, le prince Gada prit le titre de tôsunon) (id., p.506) ne permit pas leur étalement en plaine. A la veille de l'arrivée des Européens "le pays était désert jusqu'à Birni et on chassait l'éléphant sur les bords de la Nkôma [= Donenga]" (id., p.507).

En septembre 1898, la mission Pié de délimitation entre Togo allemand et Dahomey français, passa à Kuyôbê sans incident. Des combats eurent lieu, mais en pays "somba" plus au nord-ouest (Kutama, au sud-ouest de Kutayagu). Le drame survint en 1904 lorsque des prestataires biyôbê et bufalé s'enfuirent de Sokodé : "Ils furent rattrapés et en partie massacrés. Les troupes allemandes s'avancèrent jusqu'à Kuyôbê (Sôla) q'elles brûlèrent, ainsi que Kutiya et Bufalé. Seul Kwahaya fut épargné" (PERSON 1955:518). La population fuya au Dahomey et, en 1913, lors du passage de la mission Fourn qui délimitait définitivement la frontière, la présence des Biyôbê au Dahomey était suffisamment importante pour qu'un "chef des Biyôbê" y fut nommé. En 1917, le canton d'Adandana était créé. (PERSON 1955:518).

4 - LES "SOLA" DE LA VALLEE DE LA KERAN

La carte allemande de Sprigade qualifie les Biyôbê de "Ssola", en y ajoutant l'alternative "Soruba" qui est d'origine bariba. La même identification se reproduit, cette fois-ci sans l'alternative bariba, pour des populations de la rive droite de la Kéran, qui se sont présentées à nous (février 1990) comme étant des Bitchambo (sing. Otchambo).

Ces Bitchambo se trouvent au sud du pays tamberma, sur les pentes orientales, très escarpées, du mont "Youdji" de la carte IGN ("Usala-Bg" de la carte Sprigade). Une ferme du nom de Sola, peu avant d'arriver à la confluence de la Kéran et de la Kunaté, un de ses affluents de rive droite, est le domicile du chef administratif du village Sola. Elle est placée comme en éclaireur, car l'habitat des Sola est beaucoup plus au sud-est. Une piste conduit à cette ferme à partir de Wartéma ; elle s'enfonce entre deux montagnes parallèles, traverse Kutendiaku, dernier "village" tamberma, puis Tchitchira Anima, un hameau lamba du "village" Tchitchira dont le centre de gravité est plus à l'ouest.

Quelques fermes restent encore accrochées aux pentes de la montagne, mais ce peuplement apparaît tout à fait résiduel. La proximité de la Kéran permet des activités de pêcheurs : les poissons sont attrapés dans des nasses et les rochers du lit de la rivière sont garnis d'huîtres. Un mythe d'origine raconte qu'un ancien partit au ciel pour dire à Dieu que les Bitchambo n'étaient pas très doués pour l'agriculture et lui demander en conséquence de leur envoyer un cours d'eau. Dieu envoya la Kéran qui, dans son trajet, allait renverser la montagne où ils habitaient ! L'ancêtre dû effectuer une seconde démarche pour que Dieu veuille bien modifier le cours impétueux de sa rivière !

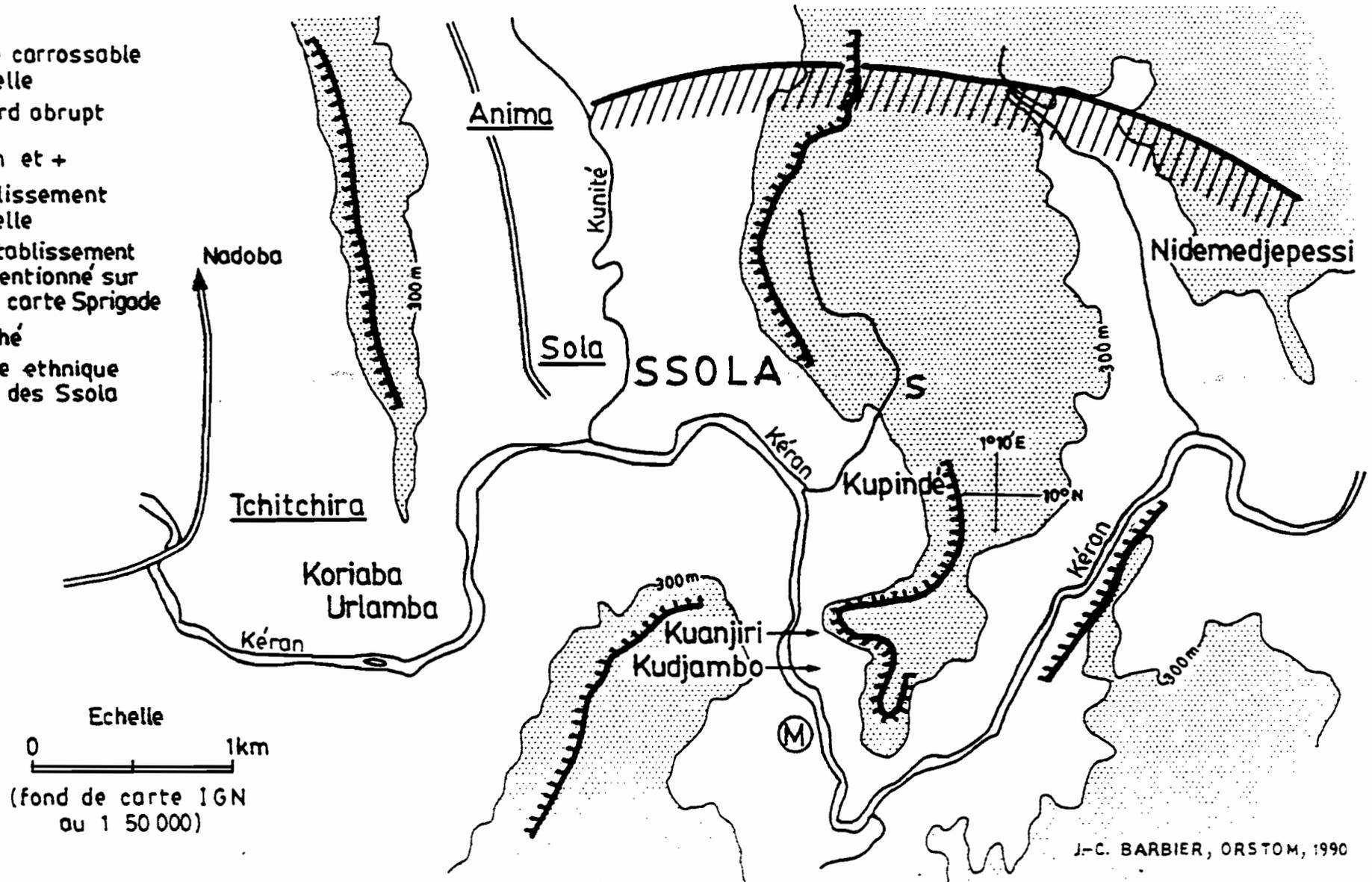
Le centre de gravité du pays semble être l'ancien hameau Okpwa, à l'est de la Kéran, construit sur les pentes de la montagne, à un endroit où celle-ci est parallèle à la rivière et très proche, et où elle dessine une vaste crique. Ce site, à 2 670 m de la résidence du chef de Sola, est aujourd'hui abandonné ; mais le lieu sacré Dhéfondo, qui accompagnait cet habitat, est toujours fréquenté.

Plus en aval, une ferme reste encore accrochée aux pentes. D'une façon générale l'habitat reste très dispersé et ne se remarque guère. Le chef du village Sola nous cita entre autres les fermes suivantes (mission du 3-4 février 1990) : Penhaï, Puyombo (Sprigade : "Kudjambo"), Puandiri (Sprigade : "Kuanjiri"), Pétonhên, Péyongkpasé, Pétiga. Deux hameaux de la carte Sprigade ne semblent pas faire partie de cette énumération : "Nidemedjepessi", beaucoup plus au nord-est, et "Kupindé" (à mi-distance entre la ferme du chef de village et le site d'Okpwa). Administrativement, le "village" Sola regroupe toute cette population. Celle-ci est de taille extrêmement réduite puisque seuls 93 "Solla" étaient recensés en 1960 (le village atteignant au total 115 habitants). Le recensement de 1981, quant à lui, ignore tout simplement cette localité.

La carte Sprigade mentionne un marché sur le rive gauche de la Kéran, juste en face du site d'Okpwa.

LE PAYS DES BITCHAMBO (ssola)
d'après la carte Sprigade 1907

- == Route carrossable actuelle
- ▬▬▬ Rebord abrupt
- ▨ 300m et +
- Sola. Etablissement actuelle
- Kupindé. Etablissement mentionné sur la carte Sprigade
- Ⓜ Marché
- ▬▬▬ Limite ethnique nord des Ssola



Les Allemands jugèrent le site d'Okpwa favorable (sans doute pour contrôler le pays tamberma) puisqu'ils y installèrent un poste militaire dont on peut encore voir la plateforme en pierres et l'allée, également empierrée, qui y mène. Ce fut une grande fierté pour cette population du bout du monde. Le mythe d'origine s'enrichit avec cette arrivée des Allemands : l'ancêtre était sorti de la Kéran, à un lieu sacré appelé Tééli, là où un important banc de quartzites barre le lit de la Kéran (à un kilomètre au sud du site d'Okpwa) ; on nous dit qu'il était à cheval (les grands chevaux du Niger) et qu'il portait au dos une caisse en fer qu'il utilisait "comme un fusil" et une autre (une cantine ?) où étaient rangées ses affaires ; il était également blanc. Parfois, au milieu de la journée, on peut surprendre un être blanc allongé sur les rochers, mais alors il disparaît. L'ancêtre à cheval était accompagné de sa femme, également à cheval. On attribue par ailleurs à cet ancêtre-cavalier un voyage à Niamtougou (où il rencontra le chef "Tapaga") et un autre à Natitingou, à savoir les centres administratifs mis en place par la colonisation ... et "il y avait des Blancs là-bas". Le chef du village, faisant fi de notre perplexité, nous confia qu'eux-aussi étaient "Djaman" (Allemands) (sic !).

Venant de l'est, la Kéran contourne une série de montagnes, dont les deux dernières sont en pays otchambo : le Mont "Youdji" (dont les pentes occidentales servirent de site au village Okpwa) et le mont "Amalo" (604 m), sur la rive gauche, qui est aujourd'hui une forêt classée. La toponymie de la carte IGN ne correspond pas, dans ce cas, à celle des populations concernées. La montagne "Amalo" est appelée **Osala** (= "Usala-Bg" de la carte Sprigade, mais qui est sur l'autre rive !) par les Bitchambo, ou encore **Nakpédji**, du nom de leur divinité protectrice qui s'y trouve ; et la montagne sur les flancs de laquelle construisirent les habitants d'Okpwa s'appelle **Tékwakula**.

Le mythe de l'ancêtre sortant à cheval au lieu-dit Tééli laisse supposer une affirmation d'autochtonie. Pour les gens de Sola (village), les **Biyôbê** du canton de Solla seraient originaires de chez eux ; la distance serait responsable de la différence linguistique qu'on constate aujourd'hui entre les deux groupes. Pour les **Biyôbê**, au contraire, les gens de Sola (village) viennent de leur montagne : **Kanatchiré Kpî nabé**, près de Kudjia (deux hameaux aujourd'hui abandonnés). Ils auraient transité par Tapondé, avant de franchir la Kéran. Le mythe de la sortie de l'ancêtre de l'eau serait alors un récit de traversée. L'accord se fait sur la différence linguistique.

La langue des Bitchambo est le **gango**, et les intéressés mentionnent le **gangam** des **Dyé** comme langue proche.

On retrouve mention des "**Ssola**" sur la carte Sprigade pour désigner une montagne de plus de 580 mètre de haut : "**Ssola-un**" (ou encore "**SSina-un**" du nom de la rivière que l'IGN appelle **Séréwo** et qui est un affluent de la **Binah**, ou encore "**Ditari-bg**"). Ce relief correspond au mont "**Tchalao**" de la carte IGN. C'est dans une vallée intérieure de ce massif qu'habitaient les **Binatyiré** (les "**Pinatyiré**" selon les **Biyôbê**) du "village" **Kunyatiré** - le "**Sélébino**" de la carte IGN. Y habitent-ils toujours ? La dernière carte IGN (1989, d'après mission aérienne de 1976-77, 1/200 000, feuille Dapaong) signale encore d'un point

la présence d'un habitat en piémont sud du "Tiérébo". Grâce au témoignage des Biyobé, nous savons qu'ils leur sont apparentés puisque pratiquant (jusque vers 1930 nous dit Y. Person, 1955:504) le même type de circoncision.

Barbier Jean-Claude

Ssola, Sola et Solla au nord-est du pays Kabyé : quelques précisions sur des populations méconnues du Togo (tourné du 2 au 4 février et du 1 et 2 septembre 1990)

Lomé, 1990: ORSTOM, 14 p. multigr.